

Roy Adzak, ou le refus de la fatalité

Jean-Luc Épivent

Volume 28, numéro 114, mars-avril-mai 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Épivent, J.-L. (1984). Roy Adzak, ou le refus de la fatalité. *Vie des arts*, 28(114), 44-46.

Trente ans d'activité artistique et une fidélité à la fascination initiale pour les jeux de la matière et du temps. Jean-Luc Épivent cherche à dégager le sens de cette démarche provocatrice.

ROY ADZAK, OU LE REFUS DE LA FATALITÉ

Jean-Luc ÉPIVENT

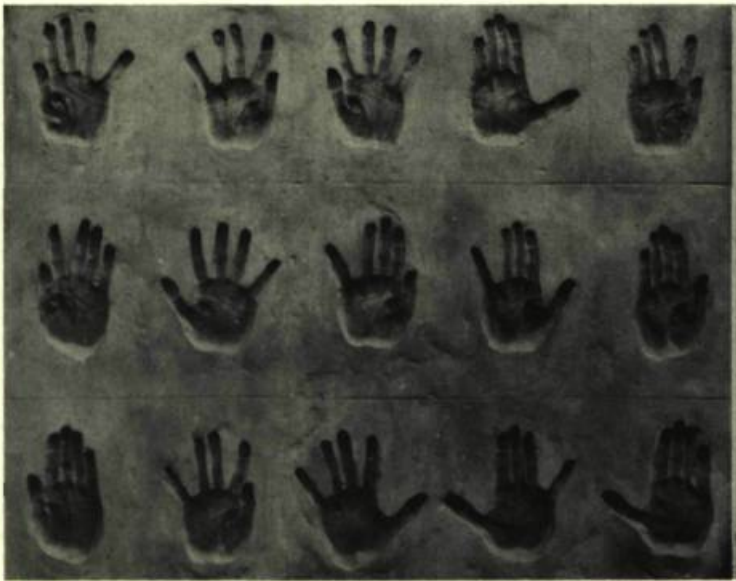


1. Roy ADZAK
Corps féminin, empreintes archéologiques, 1956.

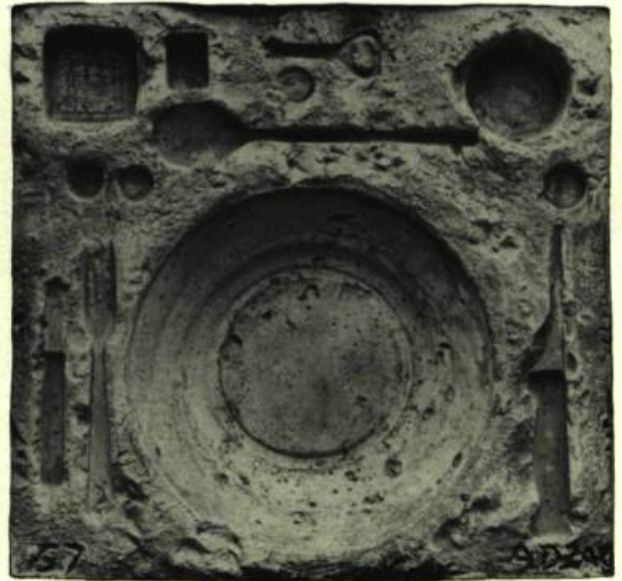
Le témoignage artistique de Roy Adzak a de quoi nous surprendre. Il est d'une originalité insolite; et pourtant, il se situe au carrefour de plusieurs courants d'influences, assez facilement identifiables. Il est d'une familiarité insolente; et pourtant, malgré son baroquisme apparent, il obéit en secret, par sa sobriété même, par sa mesure, par sa continuité, à des lois très classiques. En fait, l'œuvre d'Adzak – et c'est là un signe d'authenticité, sinon forcément de personnalité – reflète avec précision l'image même de son auteur, personnage foncièrement individualiste, poursuivi par une ou deux passions, toujours amoureux de ses aises, peu soucieux des jugements d'autrui. Un personnage très britannique, en somme...

Issu, donc, de parents d'origine anglaise, Roy Adzak voit le jour en 1927, à Toronto, où son père est fonctionnaire. Lui-même devient ingénieur du génie civil; mais il se sent vite rebuté par les routines de la vie de bureau. Épris de mouvement, il entreprend, à vingt-deux ans, un très grand voyage marqué par de longues étapes en Australie, en Asie, en Europe. A Sydney, déjà, tout en se consacrant dans la journée à son métier, il s'initie, le soir, à la sculpture et à la photographie, dont il ne va plus s'éloigner. Autre expérience décisive: en Afghanistan, il a l'occasion de s'associer à différentes expéditions archéologiques. Enfin, vient la découverte de l'Europe, avec, pendant très longtemps, une égale attirance pour Londres et pour Paris. Finalement, c'est en France que l'artiste, malgré les difficultés matérielles à surmonter, choisit de s'installer voilà vingt ans, attiré par la stimulante animation de Montparnasse et de Saint-Germain-des-Prés.

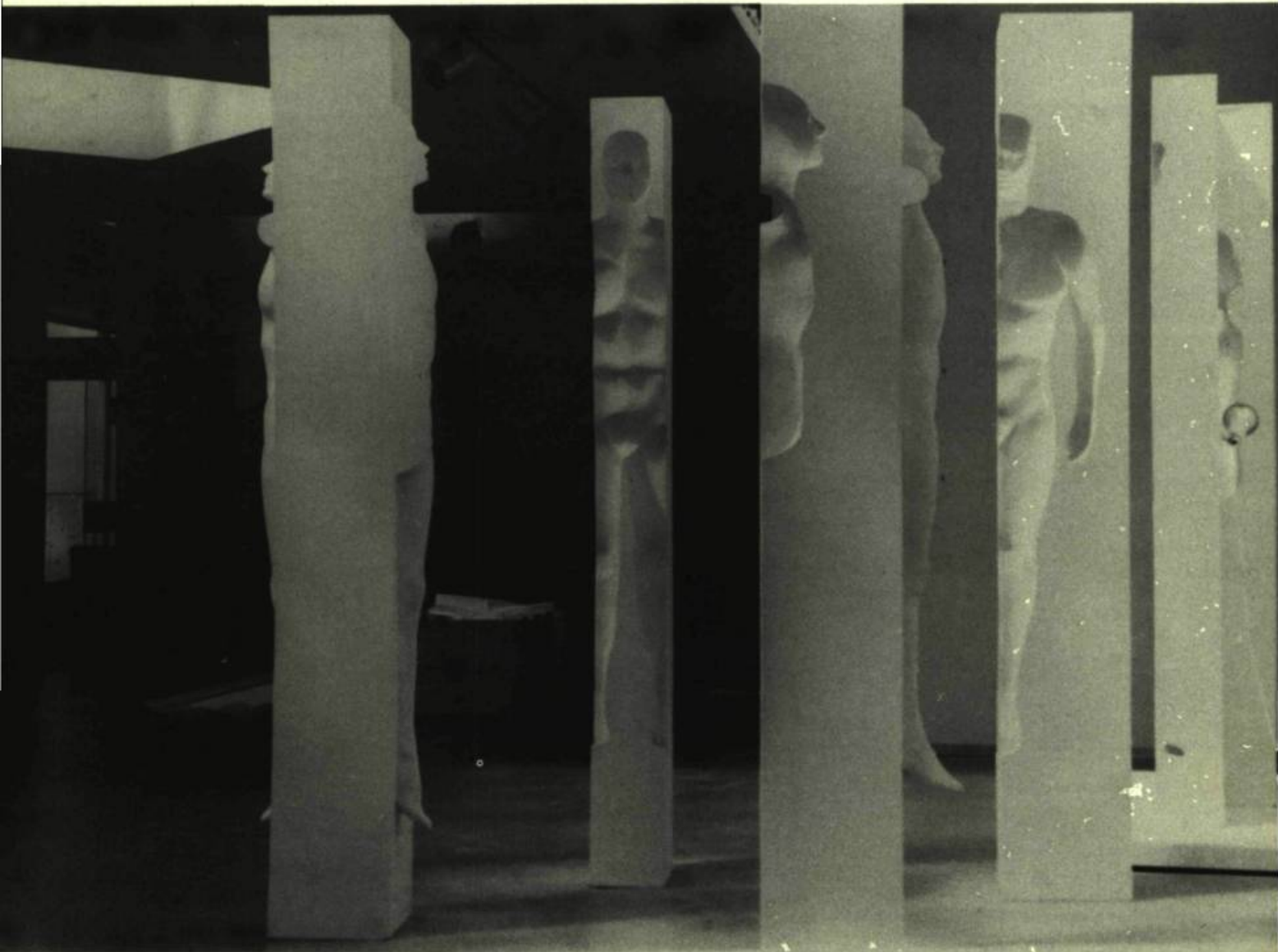
Le monde où se meut Roy Adzak est celui des empreintes, terme générique recouvrant, tout au long d'une démarche ininterrompue, plusieurs étapes assez nettement différenciées. L'artiste a commencé, en Australie, par relever des traces d'animaux et autres traces naturelles repérées à la surface du sol. Puis, il s'est successivement intéressé aux fossiles et à leurs rapports avec la matière ambiante; aux excavations archéologiques, mettant en valeur les stratifications du temps, grâce aux débris ou aux empreintes exhumés à des profondeurs variables; à l'objet en transformation, c'est-à-dire à l'objet actuel, saisi par des formes négatives, tel qu'il se présente dans notre société de consommation. Il a ensuite recherché des effets obtenus à partir de moulages considérés comme le principal élément de reproduction à retenir pour l'aboutissement d'un processus de fabrication. Parvenu à une autre phase de ses recherches, il a interrogé les rapports de la forme intérieure avec son contenant, ce dernier pouvant être une maison ou un bâtiment tout entier. Vient alors une série d'études sur les empreintes et la photographie, marquée par la mise en évidence d'analogies optiques, série annonçant les empreintes anatomiques, avec la poursuite des apparences du corps et de ses changements



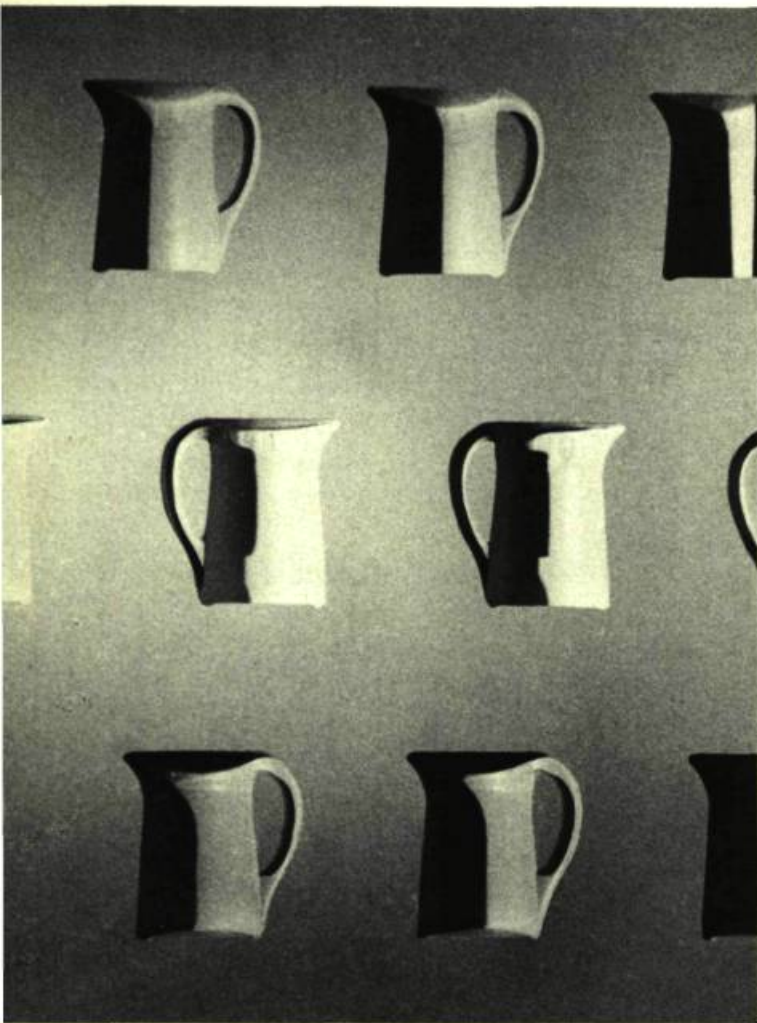
2. Langage des mains, objets en négatif, 1958.



3. Couvert, série Archéologique, 1957.



4. Empreintes humaines, colonnes négatives et positives, 1966.



5. Pots, objets en négatif, 1963.

En vérité, derrière le quand et le comment, nous avons du mal à saisir le sens du pourquoi. Or, impossible d'admettre aveuglément sans comprendre... surtout si la confiance n'est pas au rendez-vous! Et elle ne l'est pas. Elle l'est d'autant moins que les écrits jusqu'à ce jour consacrés par la critique à Roy Adzak ne sont en rien de nature à nous éclairer: ils se bornent tout bêtement – comme dans la plupart des cas, hélas! – à renvoyer de l'artiste l'image que celui-ci s'applique avantageusement à donner de lui-même... La belle affaire!

Il est certain qu'à l'origine de sa réflexion, Adzak a été guidé par son refus des vanités de l'esthétisme et par le souci d'éviter à tout prix le piège des implications personnelles. Bravo! Même s'il est regrettable qu'à l'égal de tant d'autres, il se soit précipité à fond sur le pop'art, en se laissant engluier dans les commodités du ready-made. Cependant, ne faisons pas trop vite le procès d'Adzak: il n'est pas seul coupable; et nous n'avons pas caché, par ailleurs, quelle sympathie il savait inspirer humainement. Voilà déjà quelque chose de précieux à préserver. Mais posons simplement la question suivante: dès lors qu'une œuvre ignore ou récuse la beauté formelle; dès lors qu'elle est étrangère à la poésie et au mystère; dès lors qu'elle s'est éloignée de l'humour; dès lors, enfin, qu'elle éclôt en des temps où la provocation elle-même n'est plus qu'une denrée éminemment périssable, quelle peut encore être la portée de l'intention véritable? Il resterait, aux yeux de certains, «une recherche d'informations concrètes», contribuant à «notre connaissance du monde social». Allons, les doux batifoleurs: un peu de sérieux! Ce n'est assurément pas parce qu'il s'esouffle à singer l'homme de science, archéologue, physicien ou médecin, qu'un artiste peut avoir la prétention de parvenir automatiquement, à son tour, à des conquêtes positives. Tout au plus amoncelle-t-il alors des matériaux ou élargit-il la gamme de ses couleurs: mais à quoi bon tant d'efforts s'il ne sait pas même construire un mur et s'il n'a jamais réussi à tenir le moindre pinceau?...

A quel jugement d'ensemble nous en tenir? Force est de reconnaître qu'en trente ans d'activité, Roy Adzak est resté fidèle à sa fascination initiale pour les jeux de la matière et du temps, sans qu'il soit possible de définir très exactement s'il s'est agi là, toute sa vie, d'une simple obsession, exploitée à outrance, ou, plutôt, d'une vraie possession, secrète et sincère, imposée par la nécessité la plus profonde. Il est dommage qu'avec les années, l'attention par lui accordée à l'action des jours qui s'enfuient, sur la forme organique, ait fini par se porter de façon exclusive sur son propre corps, objet de soins où perce un amour de soi quasi pharaonique... Et puis Adzak, malgré son refus de la fatalité, plus pressant avec l'âge, n'a pas su voir quelle dimension supplémentaire séparait l'univers vivant de l'univers minéral, l'univers humain de l'univers animal. Chez lui, pas une seule passerelle pour progresser du physique vers le psychique. D'accord pour l'échographie; d'accord pour la radiographie; d'accord pour l'ophtalmoscopie; d'accord pour la vidéo; d'accord pour la microscopie; d'accord pour le scanner micro-électronique; d'accord pour les ultra-violets; d'accord pour les infra-rouges; d'accord pour la stéréovision; d'accord pour l'holographie; d'accord pour la xérogaphie; d'accord pour l'endoscopie; d'accord pour l'électrographie; d'accord pour la thermographie; d'accord pour la spectrographie; d'accord pour n'importe quoi. Mais pourquoi pas la psychanalyse, avec tout ce qui précède et avec tout ce qui suit?

Le grand tort d'Adzak, en somme, est d'avoir ignoré les pouvoirs de l'esprit; de n'avoir pas su nous proposer de nouvelles forces pour agir ou de nouvelles chances pour espérer... Dans ces conditions, son œuvre – reflétant ses légumes assujettis à l'instant présent et ses fruits secs – est vouée à la disparition: elle aussi, au fil des saisons, ne pourra aller qu'en se rétrécissant. Mais, dans l'immédiat, elle est un reflet de notre aberration à tous. A ce titre, au moins, elle a droit à notre égard.

d'orientation dans l'espace. Plus ambitieuses encore, dans une phase ultérieure, sont les empreintes de textures, visant à retenir toutes les surfaces de l'univers évolutif qui nous environne et à mieux éclairer la nature même de leur structure. Un véritable tournant est franchi avec les déshydratations, – mot qui indique, à lui seul, le sens du programme envisagé. Là, il s'agit de suivre, dans l'espace et dans le temps, le cours d'une opération indifféremment appliquée à des sujets animaux ou végétaux. Enfin, nous en arrivons au groupe baptisé Anthropométrie: s'appuyant sur les nombreuses techniques photographiques élaborées par la médecine moderne, Adzak se plaît à une exploration systématique de son corps, avec l'intervention de multiples laboratoires pour la prise en charge de toutes les analyses possibles et imaginables.

Ce qu'il nous faut retenir, tout d'abord, d'une telle démarche, c'est que si son orientation, évoluant avec les années, n'a jamais cessé de s'approfondir, elle n'a jamais cessé, non plus, de se rétrécir (à l'image des malheureux fruits et légumes d'Adzak, frappés dans leurs moules par la déshydratation...). Quelle progression constatons-nous en effet? Celle d'un chercheur qui abandonne l'univers minéral, indéfiniment développé dans l'espace, pour le seul univers organique; qui passe successivement des morts, amoncelés à travers les âges, aux vivants; des espèces animales en général à l'espèce humaine en particulier; de l'espèce humaine tout entière à un homme, un seul, – qui, par hasard, s'appelle Roy Adzak...